

Identités lesbiennes

en finir avec les idées reçues

Stéphanie Arc

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. L'auteur les prend pour point de départ et apporte ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

sommaire

Introduction11

Stéphanie Arc

Diplômée de philosophie morale et politique à la Sorbonne-Paris I, Stéphanie Arc est devenue journaliste (*CNRS le journal*, *Arts magazine*, *Première...*) et auteure, après avoir travaillé dans l'édition (Actes Sud, Le Seuil).

Vice-présidente de l'association SOS homophobie en 2008-2009, membre active de sa commission lesbophobie depuis 2005, elle participe parallèlement, par ses écrits et interventions en France et en Europe (Allemagne, Autriche, Belgique), à la lutte contre la lesbophobie et le sexisme, et contre les discriminations qu'ils engendrent.

De la même auteure

– *Enquête sur la lesbophobie*, ouvrage collectif, SOS homophobie, 2008.

– *Comment je suis devenu philosophe*, Le Cavalier Bleu, 2008.

– Enquête *Visibilité des lesbiennes et lesbophobie*, ouvrage collectif, SOS homophobie, 2015.

Portrait des lesbiennes

- « On les reconnaît facilement. »17
- « Entre femmes, ce n'est pas vraiment du sexe. »29
- « Les lesbiennes font fantasmer les hommes. »39
- « Les lesbiennes revendiquent leur homosexualité. »47

Origines de l'homosexualité

- « C'est de naissance. »57
- « Ce sont des garçons manqués. »65
- « Elles devraient se faire soigner. »75
- « C'est un choix féministe. »83
- « Elles n'ont pas trouvé le bon. »93
- « Elles ont été agressées sexuellement. »101
- « C'est la faute des parents. »109

Lesbiennes et société

- « Il y a plus de gays que de lesbiennes. »117
- « L'homosexualité féminine est mieux acceptée que l'homosexualité masculine. »131
- « Les lesbiennes préfèrent rester entre elles. »139

« Les lesbiennes devraient renoncer à être mères. »147
« On n'est pas heureuse quand on est lesbienne. »157

Conclusion169

Annexe

Pour aller plus loin173

« On les reconnaît facilement. »

En voyant cette photo, je me suis dit que ce ne sont pas des lesbiennes. Ça se voyait.

Christine Boutin, sur Sud Radio, à propos du « baiser de Marseille » où deux femmes hétérosexuelles se sont embrassées devant des militants de la Manif pour tous, le 23 octobre 2012

Impossible de se tromper, cette femme est lesbienne ! « T'as pas remarqué que c'est une gouine ? Je les repère tout de suite. J'ai le nez pour ça », s'exclame Laurent (Alain Chabat) dans *Gazon maudit* (1995), l'un des premiers films français grand public à avoir parlé d'homosexualité féminine. Il faut dire qu'au volant de son minivan, avec sa chemise de bûcheron, ses Doc Martens, ses cheveux en brosse et son cigarillo aux lèvres, on ne peut pas la rater : Marijo (Josiane Balasko) incarne l'ensemble des stéréotypes de genre associés à l'homosexualité féminine. Pour bon nombre de personnes, en effet, les lesbiennes s'habillent et se comportent comme des hommes, ce qui ne va pas sans vulgarité puisqu'une femme se doit d'être « sexy », en jouant le jeu de la séduction (hétérosexuelle) et en respectant les codes sociaux de la « féminité ». Mais est-il vraiment simple de repérer si une femme « en est » au premier coup d'œil ?

N'en déplaise à cette vision à courte vue, qui semble être la mieux partagée dès qu'on parle des lesbiennes, elles ne se ressemblent pas. Et elles ne ressemblent pas non plus à « la lesbienne », telle que l'imaginaire social se la représente. En

réalité, un grand nombre de femmes homosexuelles ont un look qui respecte, tout au moins en apparence, les attendus de genre (cheveux longs, maquillage, boucles d'oreille et autres bijoux, vêtements près du corps, jupes et robes, épilation, etc.). La majorité des femmes qui aiment les femmes se décrivent ainsi comme « féminine » (53 %), voire « très féminine » (8 %), selon les normes qui prescrivent ce qui est « féminin » ou « masculin ». Certes, cette perception et cette présentation de soi s'avèrent subjectives. Toujours est-il, cela est un fait, que plus de deux tiers d'entre elles ont les cheveux longs (30 %) et mi-longs (33 %). Enfin, plus de la moitié des répondantes disent porter, entre autres, des habits « féminins » (52 %) (enquête *Visibilité des lesbiennes et lesbophobie*, 2015). Les lesbiennes seraient donc bien plus souvent « féminines » que ne le prétend l'opinion commune. Mais alors d'où provient ce stéréotype virulent, l'un des mythes les plus prégnants sur l'homosexualité féminine ?

Il s'explique tout d'abord simplement par le fait que les lesbiennes « masculines » constituent, en quelque sorte, la face émergée de l'iceberg. Pour la plupart, les homosexuelles « féminines » sont en effet... invisibles ! Ou plus exactement leur existence est invisibilisée par l'idée reçue selon laquelle les lesbiennes sont des camionneuses. Le préjugé s'auto-alimente donc lui-même. Qu'une femme porte tailleur et chemisier, elle est en effet d'emblée présumée hétérosexuelle. Qu'elle évoque son homosexualité et un soupçon plane encore sur l'authenticité de ses préférences. Tout au plus, la percevra-t-on comme bisexuelle. Ainsi que l'a mis en scène avec verve la comédienne Océane Rosemarie dans son spectacle *La Lesbienne invisible*, son lesbianisme passera inaperçu, y compris, parfois, aux yeux des lesbiennes elles-

mêmes. L'héroïne de *Quatrième génération* (2007), roman de Wendy Delorme, raconte qu'à sa première entrée au Bliss Café, dans le quartier du Marais à Paris, « en jupe, cheveux longs, talons hauts et maquillage », « une jeune créature androgyne, à la coupe de cheveux courte et asymétrique, piercing dans le sourcil, pantalon baggy taille basse et Converse » lui a gentiment signalé qu'elle s'était trompée de bar. Et le personnage d'ajouter : « J'ai compris assez rapidement qu'au niveau look j'avais tout faux pour m'intégrer au milieu lesbien. »

En effet, dans les bars comme ailleurs, on ne peut nier que bon nombre de lesbiennes ont un style identifiable et considéré, généralement, comme plus « masculin » que celui de la plupart des hétérosexuelles. Les principales concernées le confirment, qui déclarent, pour un tiers d'entre elles, avoir les cheveux courts et choisir souvent dans leur garde-robe des habits « unisexes » (55 %) ou « masculins » (16 %). Par ailleurs, une sur quatre se définit comme « androgyne », une sur dix comme « masculine » et 1 % « très masculine ». Or les lesbiennes semblent souvent se décrire comme moins « masculines » qu'elles ne le sont, dans la mesure où cette apparence est critiquée, et cela parfois par les lesbiennes elles-mêmes (qui y voient une « parodie de l'homme »). Et elles peuvent préférer la notion d'androgynie qui dispose d'un plus fort potentiel d'attraction. Ces choix vestimentaires sont illustrés avec humour par le *Dictionnaire du look – Une nouvelle science du jeune* (2011) qui, parmi les trente-neuf looks branchés recensés, mentionne deux styles « lesbiens » : celui de la « gouine à mèche », évoquant Shane, la tombeuse de la série *The L Word* (jean slim, casquette, sweat à capuche, tee-shirt tendance, Converse) et celui de la « butch » (de

l'anglais, « viril », « hommasse ») plus « masculine » (cheveux très courts, baggys et marcel, blouson en cuir et casque de moto). Outre qu'elle redore le blason des femmes dites « masculines » en les incluant dans son panthéon du fashion (et à sa suite, un article du site *Le Figaro Madame* faisant l'éloge des « post-tomboys anti-girly »), l'auteure, Géraldine de Margerie, témoigne du fait qu'il n'est en effet pas rare de croiser des « gouines à mèche » ou des « butchs » dans les lieux LGBT.

Ce goût de certaines lesbiennes pour les vêtements traditionnellement masculins ne date d'ailleurs pas d'hier. Les photographies de Brassai montrent que, dès les années 1920, quelques-unes affectionnent le port du smoking, du faux col et du nœud papillon. Le monocle s'avère alors l'un de leurs accessoires favoris, signe de reconnaissance à Paris, à Berlin, comme à Londres. À tel point qu'il donne son nom à l'une des boîtes de nuit les plus connues de l'époque, boulevard Edgar-Quinet. Comme le souligne l'historienne Christine Bard, les lesbiennes incarnent alors parfaitement le modèle en vogue de la garçonne et elles profitent de la masculinisation du costume féminin pour s'afficher plus ouvertement (*Les Garçonnes, mode et fantasmes des Années folles*, 1998). Autres témoignages, ceux-là plus proches de la caricature : la lesbienne, écrit Colette, « jure le nom de Dieu en montant son cric [...] et tutoie le garagiste » (*Le Pur et l'Impur*, 1932). Et Simone de Beauvoir ajoute : elles « aiment souvent à boire sec, fumer du gros tabac, parler un langage rude » (*Le Deuxième Sexe*, 1949). Au-delà de cette condescendance peu amène, à quoi correspond cette « masculinité » des lesbiennes ?

C'est une évidence qu'il convient de rappeler tout de go, ces formes de « masculinité » ne sont pas un fait de nature.

Autrement dit, en empruntant à Beauvoir sa précieuse formule, on ne naît pas lesbienne, on le devient. De même que l'on n'est pas « féminine » par nature lorsqu'on est hétérosexuelle. Masculin et féminin sont des notions relatives à une société et à une époque données. Par exemple, le fait qu'une femme porte un pantalon ne dérange plus personne en France aujourd'hui. Car son usage, passé dans les mœurs, ne brouille plus les identités de genre comme il le faisait en 1900.

Mais alors pourquoi certaines lesbiennes éprouvent-elles le besoin d'emprunter ainsi les atours de l'autre sexe ? N'y a-t-il pas, à cette question, autant de réponses que de femmes ?

Certes, les choix vestimentaires tiennent bien aux goûts et à l'histoire personnels de chacun. Mais pas seulement. Car ils s'élaborent toujours en fonction du groupe : de la société et des valeurs qu'elle produit. Les représentations sociales influent ainsi nécessairement sur nos manières d'être, et réciproquement, puisque nos attitudes en tant qu'individu situé socialement (femme, lesbienne, etc.) nourrissent ces représentations. Ainsi, adopter certains codes vestimentaires permet aux lesbiennes de se rendre visibles et de se reconnaître entre soi, nous l'avons vu, en correspondant à la fois à l'image que la société s'en fait et à un ensemble de repères communautaires : une « mode lesbienne », en quelque sorte. Tout comme la couleur lilas, le monocle ou le tailleur dans les années 1920, l'association de certains vêtements et accessoires, tels ceux mentionnés par le *Dictionnaire du look*, fait office de clins d'œil lesbiens.

Comment l'image de « la lesbienne » elle-même s'est-elle élaborée ? D'une part, les femmes, qui se sont approprié le vêtement masculin, l'ont nourrie, de l'autre, la société a

construit ce personnage stéréotypé en interprétant de façon erronée et défavorable la « masculinisation » de l'habit féminin.

Tandis que le vêtement permet l'identification des sexes et assigne à chacun sa place dans la vie sociale, un certain nombre de femmes se sont, au cours de l'histoire, affranchies des contraintes vestimentaires, corsets et brassées de jupons, pour franchir des portes qui, sans cela, leur seraient restées closes. Rappelons que la loi du 7 novembre 1800 intitulée « Ordonnance concernant le travestissement des femmes », qui visait « à limiter l'accès des femmes à certaines fonctions ou métiers », n'a été officiellement abrogée qu'en 2013 (Journal officiel du Sénat, 31 janvier 2013) : elle précisait que « toute femme désirant s'habiller en homme [devait] se présenter à la Préfecture de police pour en obtenir l'autorisation » (à moins qu'elle ne tienne « par la main un guidon de bicyclette ou les rênes d'un cheval »).

Parallèlement, dès la fin du XIX^e siècle, les médecins se penchent sur la question de l'homosexualité. Bien qu'ils s'intéressent surtout aux hommes, les légistes, qui cherchent des « preuves » du crime sur les corps, font de la « virilité » chez les lesbiennes une caractéristique majeure de leurs descriptions. Les psychiatres et sexologues, qui s'interrogent sur les causes de cette « perversion sexuelle », y voient également un symptôme. Ainsi, Richard von Krafft-Ebing, célèbre psychiatre allemand, écrivait en 1886 que l'homosexualité peut « toujours être suspectée chez les femmes qui ont les cheveux courts ou qui s'habillent comme les hommes » (*Psychopathia Sexualis*). Selon Magnus Hirschfeld, médecin et sexologue, le goût pour l'habit masculin est, de la même façon, l'expression de l'identité lesbienne. Le port du pantalon

chez la femme est un signe de lesbianisme au même titre qu'un larynx proéminent ou une pilosité abondante. Et pour cause, c'est dans l'« inversion » qu'ils placent l'origine de l'homosexualité. Selon eux, en effet, les rôles sociaux sont dictés par la biologie : une femme/un homme est féminine/viril par nature et ils éprouvent spontanément du désir pour le sexe opposé. En toute logique, selon ce binarisme radical, une femme qui éprouve du désir pour une femme doit donc avoir de l'homme en elle. Gageons que ces médecins croisèrent au cours de leur carrière bien plus d'homosexuelles « féminines » que d'homosexuelles « masculines ». Mais ils considèrent les premières comme de « fausses » lesbiennes : des hétérosexuelles qui se laissent détourner du droit chemin. Cette catégorisation peut aujourd'hui paraître caricaturale. Parce qu'elle se fonde sur une perspective naturaliste ou essentialiste structurant fondamentalement nos sociétés, elle a pourtant considérablement marqué les esprits, et ce jusqu'à nos jours (pour preuve, les scientifiques qui cherchent des causes biologiques à l'homosexualité scrutent uniquement le corps des lesbiennes « masculines »). Tandis qu'elles triomphent dans l'entre-deux-guerres, les théories de l'inversion s'érigent en pensée dominante. Dans les couples de femmes, elles légitiment une forme de répartition des « rôles » entre lesbienne « masculine » (« butch ») et « féminine » (« fem »), qui a pu « représenter une alternative à la dissimulation, aux mariages de façade ou à la solitude » jusque dans les années 1950, selon la sociologue Natacha Chetcuti qui cite le couple formé par les écrivaines Gertrude Stein et Alice B. Toklas (*Se dire lesbienne*, 2010). Et ces théories influencent la construction des identités lesbiennes.

Parce que leur vie amoureuse les entraîne hors du chemin de l'hétérosexualité, les lesbiennes prennent toutefois du recul par rapport aux modèles sociaux. « Quelles que soient leur génération et leur appartenance politique, presque toutes sont passées par des questionnements sur les catégories de genre [...] », explique ainsi Natacha Chetcuti (*Se dire lesbienne*, 2010). Alors que leur apparence eu égard au masculin et au féminin est l'objet d'une attention sociale particulière, l'autodéfinition de leur identité est pour elles un passage quasi obligé. Pour bon nombre d'entre elles, cette réflexion prend alors la forme d'un rejet des valeurs traditionnelles de la féminité, associée à l'hétérosexualité, qu'elles se disent « butch », « fem », « androgyne », autre, ou refusent les catégories.

Dans cette démarche, la « masculinité » est vue comme une transgression, elle signifie le refus du système des genres. Tout comme les garçons des années 1920 qui font couper leurs cheveux, les lesbiennes « masculines », se définissant parfois comme « butch », rejettent le rôle que la société impose aux femmes. Elles s'affranchissent ainsi de ces contraintes, de l'obsession des régimes minceur au port de talons d'une improbable hauteur. Et cela parfois sur le mode de la dérision : « Sans doute s'agit-il pour certaines de démystifier la mascarade des genres avec une bonne dose d'humour et de sens de la provocation », suggère avec raison l'historienne Christine Bard (*Les Garçonnes*, 1998). D'un point de vue plus pragmatique, certaines femmes trouvent à cette « masculinité » des avantages concrets : d'abord, elles gagnent du temps et se trouvent plus à l'aise. Ensuite, elles se sentent bénéficier d'une plus grande considération sociale, car une allure masculine les autorise à s'imposer. De

nos jours encore, une « virilité » politiquement correcte, parce qu'on la considère comme un gage de performance et qu'on lui accorde du crédit, peut permettre d'accéder à quelques avantages professionnels. Enfin, elles échappent à des tentatives de séduction inopportunes. Car une allure féminine peut être interprétée par les hommes comme un signe d'encouragement. Reste qu'elles sont l'objet d'hostilités physiques ou morales parce qu'identifiées comme lesbiennes par leurs agresseurs au premier coup d'œil.

Plus nombreuses, certaines optent pour l'androgynie, qui constitue pour elles un équilibre idéal en ce qu'elle représente une échappatoire aux catégories traditionnelles (hommes/femmes, homos/hétéros) et aux stéréotypes qui leur sont associés. Elle est donc perçue comme la clé de la liberté, un véritable au-delà des genres. Synonyme de beauté parfaite, notamment dans l'histoire de l'art (peinture, sculpture, etc.), car figure à la fois de l'éternelle jeunesse, de l'ange asexué et du « trouble dans le genre », l'androgynie plaît aussi esthétiquement.

D'autres enfin, dont une part se dit « fem », préfèrent une apparence féminine qui correspond aux attendus de genre, du moins en apparence. Car, par leur sexualité non hétérosexuelle, les lesbiennes se trouvent *de facto* en rupture avec les normes. La plupart de celles qui apprécient bijoux, lingerie, robes et bas, considèrent en effet – et avec raison ! – qu'être lesbienne n'implique pas de renoncer à sa façon d'être, ni aux atours de la catégorie « femme ». Elles les détournent parfois, jouant et surjouant le féminin, tout comme peuvent le faire les hétérosexuelles conscientes que les attitudes de genre sont affaire de mises en scène. Certaines le voient même comme un mode de contestation : « Notre féminité,

écrit ainsi la romancière Wendy Delorme, n'est pas un passe-droit pour s'intégrer, mais au contraire le drapeau de la subversion. Les fems n'ont pas forcément envie d'être jolies gentilles patientes souriantes maternelles comme on le leur a appris... » (*Quatrième génération*, 2007).

Bien loin du cliché de la camionneuse et de sa légendaire vulgarité, les lesbiennes optent pour des styles vestimentaires variés, du plus « masculin » au plus « féminin ». Et cela d'autant plus que, stigmatisées par le regard social, elles s'interrogent sur les normes et les mettent à distance. Ce faisant, elles les détournent afin de trouver une apparence qui leur corresponde vraiment et relève d'une forme plus personnelle d'invention de soi, mêlant librement les codes du masculin et du féminin. Piocher ses vêtements tant au rayon homme qu'au rayon femme sans se préoccuper du qu'en-dira-t-on, opérer un mélange unique qui dise leur identité propre, voilà donc peut-être à quoi on pourrait bien reconnaître les lesbiennes.

Qu'est-ce qu'être fem ?

« Tu es Fem. Tu t'es amputée de la deuxième moitié du terme pour ne pas qu'on te confonde avec ton sexe. Peu de gens savent te prononcer sans t'écorcher, pourtant tu n'es pas un néologisme. Il y en avait d'autres avant toi mais longtemps elles n'avaient pas de nom dans votre langue et vous avez eu besoin d'un mot pour exister, alors vous avez pris celui-là, qui a voyagé depuis les États-Unis pour vous revenir diminué de longueur, modifié de prononciation et rempli d'une nouvelle force. De femmes fatales vous êtes devenues femmes cyborgs. Ce sont tes sœurs qui ont porté ce titre avant toi et te l'ont transmis avec une tradition. Elles étaient là avant que tu sois née à toi-même, elles ont toutes une histoire similaire à raconter, celle de la haine des autres et de l'amour de soi qu'il faut conquérir de haute lutte, et puis celle de la longueur des cheveux, de la forme des chaussures et de la hauteur du talon, de l'épaisseur ou de l'absence de fard, de la couleur ou de l'absence de vernis à ongles, de la jupe et du pantalon. Battre des cils ou ouvrir sa gueule, cracher par terre ou hausser les sourcils, apprendre la danse classique ou la boxe, ou les deux ; elles ont toutes une histoire de codes à trier et à choisir, de rôles à endosser et de stratégies discursives à adopter en fonction du lieu et du moment de vie, parce que ce qu'elles ont en commun c'est le souci du décodage.

La femme est un mystère pour ceux qui aiment la mystifier, la fem est un rébus pour celles qui savent la décoder. »

Wendy Delorme, chapitre 1 du recueil *Insurrections ! en territoire sexuel*, fictions sexopolitiques, © Éditions du Diable Vauvert, mars 2009.